

Réunion de l'équipe de recherche LARC, 18 mai 2012. Rencontre avec Dominique Viart

À l'occasion de la réunion de l'équipe LARC du 18 mai 2012, le professeur Dominique Viart, (Université Lille 3, Institut Universitaire de France), un des participants au projet PRIN 2009, prend la parole pour présenter ses considérations sur **les régimes d'historicité et la littérature française contemporaine**.

La question historique est centrale dans la production littéraire française d'aujourd'hui non seulement dans la mesure où elle s'incarne dans des choix thématiques récurrents, mais aussi quant à la réflexion que la littérature conduit sur elle-même, voire à la façon qu'elle a de se penser et de penser sa situation actuelle. Le concept de régime d'historicité élaboré par F. Hartog, appliqué au champ littéraire actuel, se traduit dans une expérience du temps qui excède le « présentisme » dont Hartog a parlé par rapport à l'époque contemporaine, impliquant plutôt une prise en charge de toutes les époques précédentes. Les raisons de cela sont à retrouver dans le contexte socio-historique : après la deuxième guerre mondiale, la littérature a été puissamment contestée dans sa légitimité à traiter le monde, au point de pouvoir être considérée proche de sa fin (William Marx). La confrontation aux séismes du XX^e siècle, la mort de l'humanisme dont la littérature est porteuse, le soupçon qui pèse sur la fiction romanesque, l'interdit jeté par T. W. Adorno et M. Blanchot sur la possibilité d'écrire après Auschwitz sont autant de facteurs de contestation de l'activité littéraire qui doit faire face à une situation de marginalisation croissante. Après s'être éloignée de l'histoire par une tendance formaliste et expérimentale qui emprunte les voies du collage, de la citation, du ludique et affiche son indifférence vis-à-vis de l'axiologie, la littérature y revient pourtant aujourd'hui, en opérant une re-historicisation du sujet, à la base d'une transivité retrouvée.

Le formalisme du Nouveau Roman découlerait d'un éloignement de l'histoire plus général, discernable dans plusieurs pratiques artistiques depuis la présidence de Gaulle jusqu'aux années Mitterrand. Pendant cette période (années 50-60-70), la littérature n'a d'autres champs à exploiter que ceux de l'interrogation formelle, souffrant d'un défaut de légitimité qu'on est enfin en train d'affronter de nos jours.

Le retour à l'histoire comporte un rapport au temps problématique : le projet programmatique d'une littérature d'avenir conçu par les avant-gardes s'étant défait sous les coups des catastrophes du XX^{ème} siècle, la pensée du futur, qu'on envisage de plus en plus difficilement, est remplacée par la peur du présent et la nostalgie d'un passé obsédant, dont on n'a pas encore fait le deuil. L'analyse des formes contemporaines permet ainsi de reconnaître une conscience historique singulière, à savoir l'historicité propre au contemporain et sa façon de se situer dans un temps habité par ses questions socio-culturelles spécifiques.

Le fait de s'interroger sur comment la littérature se situe par rapport à l'histoire amène l'analyste à réfléchir sur la manière dont elle se pose par rapport à l'histoire de la littérature, à travers l'observation des dispositifs que les écrivains mettent en place. La notion de régime d'historicité vient ainsi constituer un instrument heuristique apte à articuler le littéraire avec l'extra-littéraire (le contexte socio-historique), les formes que les écrivains adoptent avec les enjeux qu'ils se donnent. L'œuvre se comprend ainsi à travers son rapport à l'histoire en entendant aussi par là l'histoire culturelle et esthétique - donc sa conscience de l'histoire littéraire du passé. Si, comme le dit G. Agamben, le vrai écrivain ne coïncide pas avec son époque, à laquelle il adhère tout en prenant ses distances (A. Gide parlait déjà de l'« inactualité » de l'écrivain), cela ne l'empêche pas de prendre position par rapport à son temps (de manière critique, éventuellement).

L'obsession des romanciers actuels pour la mémoire ne consiste pas dans une forme de ritualisation (le « devoir de mémoire »), mais plutôt dans une restitution (le « travail de mémoire » dont parle P. Ricoeur). Le retour du roman à l'histoire est la conséquence d'une certaine pression sociale autant que d'un développement interne - l'épuisement des enjeux formalistes : alors que le postmoderne exploitait des formes historiques en les déshistoricisant, le régime d'historicité actuel (qui est étroitement lié à la géographie et à la culture de la communauté nationale prise en compte), entraîne une conscience historique reposant sur la perception d'un temps désorienté, marqué par l'incertitude du présent et par la dette envers le passé.

Dans ce qu'on appelle le « récit de filiation » l'attrait du passé s'exprime par une incertitude qui s'inscrit même dans la syntaxe en multipliant les hypothèses, par une sorte de poétique de l'épanorthose. Si, en France, on ressent encore les effets du « soupçon », ce soupçon participe néanmoins de l'effort de

revalorisation de la littérature : le doute, partiellement remplacé par une sorte de scrupule, s'atténue de plus en plus chez les écrivains de la « troisième génération », donnant lieu à une sorte de néo-naturalisme qui comporte une part considérable de nouveauté (c'est le cas, par exemple, du roman *HHhH* de Laurent Binet, qui s'interroge tout le temps sur la modalité de restitution du passé narré ou bien de *Jan Karski* de Yannick Haenel, qui inscrit le scrupule dans son dispositif). D'ailleurs, les historiens eux-mêmes s'interrogent sur leur maîtrise du récit et sur leur usage de l'imagination dans le cadre d'une phase de réflexivité traversée par l'ensemble des sciences sociales à partir des années 1980.

Cette réflexivité engendre des fictions critiques : le récit amène à questionner la mise en récit par l'explicitation des troubles de la narration, surtout lorsqu'il concerne une réalité trouble (Shoah, Occupation). C'est un récit qui témoigne du monde dans la mesure où il ne le représente pas par un mimétisme réaliste, mais essaie plutôt de le figurer. Il s'ensuit le développement d'un genre littéraire de témoignage qui finit par déborder la mémoire de l'extermination par rapport à laquelle il est né. On pourrait parler de l'ère du roman témoin (dont quelques représentants sont, chacun à sa manière, F.Bon, A.Ernaux, P.Vasset). Le roman récupère ainsi une fonction, ne fût-ce que sur le mode de la parole (E. Boujou a parlé de "transcription" de témoignage).

Flavia Conti

